

LE PROTÉGÉ,

COMÉDIE, MÉLÉE DE CHANT, EN UN ACTE,

PAR M. ROSIER,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Vaudeville, le 12 mai 1839.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

M. DE GIRAND, académicien (45 ans). MM. BARDOU.
CHARLES MAUCOUR (24 ans). E. TAIGNY.
JULIE DE NARBOIS, veuve (18 à 19 ans). M^{me} DOGHE.
MARIA, femme de chambre. ELISA.

La scène se passe à Paris, chez Julie, en 1839.

Le théâtre représente un salon. Porte au fond ; portes latérales à droite et à gauche. Piano à droite ; table chargée de ce qu'il faut pour écrire, à gauche ; une psyché après la table.

SCÈNE I.

MARIA, JULIE.

(Maria est assise et brode, à gauche.)

JULIE, quittant le piano.

La musique m'ennuie, la peinture m'ennuie, tout m'ennuie.

MARIA.

Pourquoi donc fuyez-vous le monde, madame ?..

JULIE.

C'est qu'il est ennuyeux aussi.

MARIA.

Alors...

JULIE, avec impatience.

Alors tais-toi !.. et va me chercher quelque chose, je ne sais quoi, qui m'amuse... Cherche bien...

MARIA, à part.

Ce n'est pas dans la maison que je le trouverai.

(Elle sort par le fond.)

SCÈNE II.

JULIE, seule.

Pauvre Maria !.. je la traite durement depuis quelques jours...

AIR :

Oui, j'en conviens, depuis que je suis veuve,
J'ai reconquis ma chère liberté.
Malgré cela, je subis une épreuve
Qui me fait perdre et repos et santé.

J'ai tout pourtant : de l'esprit, de la grace,
Une beauté qui se passe d'atours...
Mais une veuve, enfin, quoi qu'elle fasse,
De quelque chose, hélas ! manque toujours,
Oui, de bonheur elle manque toujours.

(Après un peu d'agitation, se gourmandant elle-même.)

Mon Dieu !.. Mais enfin, si j'avais un peu de raison, je me dirais que j'ai vu ce jeune homme à peine, que je sais à peine son nom, qu'il ne m'a pas dit un seul mot de son amour, que ses yeux seuls m'ont fait comprendre... Oui, oui, ce serait une folie... il faut me distraire, m'occuper... (Elle se lève et tracasse dans le salon d'une manière comique.) m'agiter sans cesse, ne pas m'asseoir... Il faut l'oublier, oh ! oui, je l'oublierai ; j'y ferai mes efforts, quand je devrais y mettre un an, deux ans, trois ans ou davantage... Commençons dès ce moment : ce sera plus tôt fini. (Elle sonne. Maria paraît.)

MARIA.

Madame ?

JULIE.

Je veux m'habiller, me coiffer, en me promenant... (Elle se promène suivie de Maria.) Cherchez-moi un livre, je lirai, pendant que vous ferez ma toilette... (A part, se dirigeant vers la chambre à gauche.) Allons, du courage, de la résolution ; je suis contente de moi, cela commence bien... je n'y pense plus... et bientôt j'y penserais moins... (Elle entre dans la chambre, après avoir chiffonné ou jeté quelques objets sur son chemin.)

SCÈNE III.

MARIA, cherchant un livre sur la table.

Où donc trouver un livre ? un livre intéressant, cela dépend des goûts...

SCÈNE IV.

MARIA, GIRAND, venant du fond.

GIRAND.

Bonjour, Maria. Madame de Narbois est-elle visible ?..

MARIA, officieuse.

J'entre chez madame ; je vais vous annoncer. (Elle sort par la gauche.)

GIRAND.

Va, mon enfant.

SCÈNE V.

GIRAND, s'asseyant à droite.

Madame de Narbois est bien lente à se décider ; elle est si jeune, si étourdie ! une veuve de dix-huit ans ; mais ma constance triomphera de son incertitude... Mes confrères de l'Institut disent que je représente chez eux la persévérance, et, au fait, tout doit être représenté à l'Institut. L'Académie est une noble sultane qui aime la variété ; elle ne voudrait pas, pour tout au monde, avoir quarante hommes de génie... (Il se lève.) pas même vingt, pas même... Il faut des places pour la naissance, pour l'intrigue, pour la politique, pour la magistrature, pour la milice, pour l'église, pour l'industrie, pour la vertu, pour la richesse, pour beaucoup d'autres choses encore, et ce qui reste, s'il en reste, est pour la littérature et pour les gens d'esprit. Mais on a bien raison de dire que la possession désenchanté les objets. L'Académie, que j'ai désirée pendant vingt ans, a sa lune de miel, comme le mariage, c'est vrai... mais au bout d'un mois, je m'endormis dans mon fauteuil, comme fait un mari à côté de sa femme, six mois après la noce... C'est alors seulement que je m'aperçus que j'avais un cœur...

Aria : J'en guette un petit.

Dans le système de ma vie,
J'ai fait les choses au rebours.
Commencant par l'Académie,
Je vais finir par les amours.
Il eût mieux valu, je parie,
De l'usage suivant le cours,
Jeune, veiller pour les amours ;
Vieux, dormir à l'Académie.
On dort bien à l'Académie.

SCÈNE VI.

JULIE, GIRAND.

JULIE.

Ah ! mon ami, qu'est-ce qui me procure le plaisir ?.. Venez-vous me demander à diner ?.. Cela se rencontre bien : j'aurai peut-être le ministre... Mon frère... son ami intime, s'occupe pour lui d'un travail de la plus haute importance, sur l'art d'élever..

GIRAND.

Les vers à soie ?

JULIE.

Non, les électeurs.

GIRAND.

Il faut autre chose que des feuilles de mûrier.

JULIE.

Il n'est que trois heures... je dois sortir pour savoir...

GIRAND.

Non, ce n'est pas votre diner qui m'amène. Nous avons demain une réception à l'Académie : je viens vous offrir de vous y conduire.

JULIE.

Est-ce un poète que vous recevez ?

GIRAND.

Non.

JULIE.

Un prosateur ?

GIRAND.

Non plus.

JULIE, souriant.

Voilà donc le problème de M. Jourdain résolu !

GIRAND.

C'est un homme qui n'a jamais rien écrit... et qui parle fort peu.

JULIE.

Pense-t-il ?

GIRAND.

On l'ignore. Maintenant, parlons d'une chose à laquelle je pense toujours, moi, et à laquelle vous ne pensez guère, vous.

JULIE.

Le mariage ?

GIRAND.

Oui, c'est la forme académique de l'amour... Vous savez si je vous aime !

JULIE.

Je sais... je sais que vous me l'avez dit.

GIRAND.

Voilà bientôt deux ans que vous êtes veuve.

JULIE.

Aussi long-temps que cela ? Dieu ! comme le temps passe vite !

GIRAND, solliciteur.

Ce bon de Narbois, votre mari, mon ami intime, j'héritai de son fauteuil, je voudrais encore...

JULIE, souriant.

Oui, hériter de toutes ses autres propriétés, y compris sa femme.

GIRAND, de même.

Eh bien, oui.

JULIE.

Et aussi de sa place de bibliothécaire.

GIRAND.

Eh bien, oui, mais uniquement parce que cette place doit être donnée à votre second mari.

JULIE.

Oui, en effet, ce pauvre de Narbois, avant de mourir, me laissant veuve à seize ans, obtint du ministre, son ami, que cette place de bibliothécaire resterait, pendant deux ans, à ma disposition, dans le cas où je viendrais à me remarier.

GIRAND.

Les deux ans seront écoulés à la fin du mois, et si votre mariage n'est pas annoncé bientôt au ministre...

JULIE.

Eh bien ! ne puis-je me passer de cette place ? Je ferais bien mieux de rester libre, qu'en pensez-vous ?..

GIRAND.

Et c'est à moi que vous faites cette question ?..

JULIE, avec une ingénuité maligne.

Ohi pardon, mon ami ! j'oublie toujours que vous m'aimez.

GIRAND.

Allons, allons, je ne veux pas être importun. Quand vous êtes dans vos crises, le moyen le plus adroit de vous faire ma cour, c'est de m'en aller bien vite.

JULIE.

C'est vrai, mon ami.

GIRAND.

Je ne demande pas que vous m'appuyiez. Je m'en vais... je reviendrai pour dîner : j'accepte votre invitation...

JULIE.

Vous êtes bien aimable.

GIRAND.

Ah ! mon Dieu ! étourdi que je suis, l'amour me rend imbécile...

JULIE.

Cela ne devrait pas être permis à un académicien.

GIRAND.

Pourquoi donc ? Il ne faut décourager personne.

JULIE.

C'est juste.

GIRAND.

Dites-moi : vous vous souvenez qu'hier, lorsque je vous ai rencontrée à l'Opéra, je vous ai dit en passant que j'ai quelqu'un à vous recommander ?

JULIE, à part.

Un protégé ! cela me distraira. (Haut.) Oui, oui, je m'en souviens parfaitement ; disposez de moi.

GIRAND.

C'est un parent, un petit cousin, qui me ressemble.

JULIE, à part.

Pauvre jeune homme !

GIRAND.

Ne vous effrayez pas : un garçon de vingt-quatre ans que je ne connaissais pas, qui est depuis deux mois à Paris et que je n'ai vu qu'avant-hier, à mon retour de Genève.

JULIE.

Eh bien ! que voulez-vous que je fasse pour lui ?

GIRAND.

Il faut lui obtenir une place d'ici à demain... c'est très pressé.

JULIE, souriant.

D'ici à demain ? la femme d'un ministre n'aurait pas cette prétention. Si c'était pour destituer quelqu'un, à la bonne heure...

GIRAND.

Oui, les ministres sont plus disposés... mais enfin... J'ai reçu, il y a quelques jours, une lettre de ses parents dans laquelle ils se plaignent de son silence ils me supplient de le faire partir à l'instant pour Marseille s'il n'est pas placé... Ce pauvre jeune homme, je vois d'ici son désespoir...

JULIE.

Est-ce un homme capable ? a-t-il autant d'esprit que vous ?

GIRAND, modeste.

Il faudrait qu'il en eût bien peu pour cela. Vous me rendez confus.

JULIE, à part.

Modeste et pas de talent, c'est rare.

GIRAND, à part, épanoui.

Elle m'a fait un compliment.

JULIE.

Et que sait-il faire, votre petit cousin ?

GIRAND.

Rien.

JULIE.

Alors, il est également bon à tout.

GIRAND.

Quand je dis rien... il a fait à Marseille les plus brillantes études. Il est docteur ès-lettres, ès-sciences... il a le droit de porter les palmes d'argent.

JULIE.

Est-ce qu'il fait des vers ?

GIRAND.

Oui, des vers du jour... de la prose négligée, avec des rimes ça et là... Cependant, il a laissé chez moi le manuscrit d'une comédie en cinq actes vraiment remarquable, comme esprit.

JULIE.

Ah ! ah !

GIRAND.

Je lui ai donné rendez-vous ici, chez M. Saint-Réal, votre frère... mais j'ai une visite à faire avant le dîner... consentez-vous à le recevoir, quoique je ne sois pas là ?

JULIE.

Avec plaisir.

GIRAND.

A bientôt ! et puis, pensez à mon amour ; je n'ai pas le temps d'attendre... j'ai quarante-cinq ans, songez-y.

JULIE.

Dieu vous en préserve !

GIRAND.

Songez que mon légitime désir est d'autant plus vif que vous me repoussez sans cesse. (Lui baisant la main.) A bientôt !.. (A part.) Elle me brûle !..

JULIE.

Mais, à propos, le nom de votre protégé ?

GIRAND, près de la porte du fond.

Charles Maucour. (Il sort)

SCÈNE VII.

JULIE, seule, émue.

Charles Maucour ! vingt-quatre ans, instruit, distingué, plein d'avenir... C'est lui, oh ! c'est lui... Quelle situation !.. Je ne peux pas cependant interdire ma porte à ce jeune homme, M. de Girand ne me le pardonnerait jamais... Ah ! mon Dieu ! que faire ?.. Je n'ai qu'un moyen, c'est d'épouser le plus tôt possible ce bon M. de Girand... Je l'épouserai, il y compte... Oui, mais épouser deux académiciens de suite, j'ai peur que cela ne ressemble à une manie... cependant il le faut pour échapper... Oui, oui, une fois que je serai la femme d'un académicien, je ne serai plus exposée à avoir des idées... Mais ce jeune homme va venir, et moi qui me suis parée... J'étais si loin de prévoir... Ces rubans sont trop flatteurs ; (Elle désigne son bonnet.) je vais les remplacer... S'il pouvait me trouver désagréable, maussade, il me rendrait un grand service !.. Mais oui, comptez sur pareille chose de la part des jeunes gens ! (Elle sort par la gauche.)

SCÈNE VIII.

MAUCOUR, MARIA.

(Maucour paraît au fond, Maria vient de la droite.)

MARIA.

Pardon... que demande monsieur ?

MAUCOUR.

M. de Girand est ici, n'est-ce pas ?

MARIA.

Il est sorti, il n'y a qu'un instant.

MAUCOUR.

Pourrais-je parler à M. de Saint-Réal.

MARIA.

Il n'est pas rentré ; mais si monsieur veut se donner la peine d'attendre, je vais prévenir madame. (Elle sort par la gauche.)

SCÈNE IX.

MAUCOUR.

Enfin mon cousin daigne s'occuper de moi... Il est grand temps que j'obtienne une place ! d'abord,

ma bourse est à sec et puis cela me distraira de souvenir d'une femme charmante, que j'ai rencontrée dans le monde, dont je n'ai pas osé demander le nom et à qui je n'ai parlé que quatre ou cinq fois.

AIR : Paris et le village.

Ah ! c'est un état bien fâcheux ;
Car son image douce et chère,
Elle est là, toujours, sous mes yeux,
Je voudrais en vain m'en distraire.
Hélas ! pour me guérir d'un mal
Qui m'attriste et me décourage,
Il faudrait que l'original
Fût à la place de l'image.

(Il regarde la musique du piano.)

SCÈNE X.

JULIE, plus coquettement parée, MAUCOUR.

JULIE, à part.

Réflexion faite, je veux lui être utile, lui procurer une bonne place qui l'occupe toute la journée... (Haut.) Monsieur !..

MAUCOUR, poussant un cri.

Ah ! (A part.) Je suis chez elle !

JULIE, un peu émue.

Qu'avez-vous ?

MAUCOUR.

Pardon, madame, un faux pas...

JULIE.

Vous êtes le cousin de M. de Girand ?

MAUCOUR.

Oui, madame.

JULIE.

Il vous veut beaucoup de bien, monsieur.

MAUCOUR.

Je m'en rapporte à vous, madame.

JULIE, souriant.

Mais me trompé-je, monsieur ? il me semble que nous sommes d'anciennes connaissances ; je vous ai plusieurs fois rencontré dans le monde.

MAUCOUR.

Oui, madame...

JULIE.

Chez M. Saint-Julien, chez M^{me} la baronne de Mauras, je crois.

MAUCOUR, rapidement.

Oui, madame, et encore chez M^{me} de Norbis à un bal, chez M. Granger, à une soirée musicale, chez M^{me} Boreau, et chez M. Machard.

JULIE.

Je crois aussi que nous avons plusieurs fois dansé ensemble.

MAUCOUR, rapidement.

Trois fois, madame : la première vous portiez une robe à fleurs, la seconde une robe de satin broché, et la troisième une robe de dentelle.

JULIE.

Vous avez, monsieur, au suprême degré la mémoire des toilettes.

MAUCOUR.

Cela dépend, madame, des personnes qui les...

JULIE, l'interrompant.

M. de Girand m'a parlé de vous, monsieur, avec beaucoup d'éloge, et je m'étonne qu'un jeune homme de votre mérite ait besoin de protecteurs.

MAUCOUR, à part.

C'est elle qui me protège! (Haut.) Vous êtes trop indulgente, madame; j'en ai plus besoin qu'un autre et surtout d'un protecteur comme vous... bienveillant comme vous.

JULIE.

Votre cousin, monsieur, m'a fait connaître votre position...

MAUCOUR, souriant.

Elle est critique, madame, j'en fais l'aveu, et pour être fidèle aux conditions que m'a imposées mon père, il faudrait que j'obtiensse une place d'ici à ce soir. (Mouvement de Julie.) Je pourrais même donner jusqu'à demain matin; mais après cela, si je n'ai rien obtenu, il faut que je parte.

JULIE.

Et vous tenez à ne pas quitter Paris?

MAUCOUR.

Plus que jamais, madame, j'y suis venu pour m'occuper de littérature.

JULIE.

Depuis deux mois que vous y êtes, vous avez sans doute travaillé?

MAUCOUR.

Oui, madame. Oh! oui... ma tête a travaillé... mon cœur aussi. Je n'ai rien écrit, mais j'ai beaucoup pensé, surtout beaucoup senti.

JULIE.

Un plan de roman?

MAUCOUR.

Non, madame, je n'ai pas fait de plan... je me suis abandonné d'abord à mes sentimens, à mes émotions, et lorsque j'ai voulu réfléchir sur tout cela, je me suis aperçu que c'était une folie, un malheur peut-être!

JULIE.

Et vous avez renoncé à ce sujet?

MAUCOUR.

Oh! complètement madame; mais il revient toujours m'obséder malgré moi... je ne puis m'en distraire.

JULIE, finement tout le reste.

Mais c'est la marque peut-être d'une heureuse idée, d'un très beau sujet.

MAUCOUR, exalté, la regardant.

Oh! le sujet est admirable, sublime!

JULIE.

Admirable! sublime! que ne l'abordez-vous avec confiance?

MAUCOUR, reculant.

L'aborder? je n'ose pas, je ne me sens pas assez de mérite pour cela.

JULIE.

Est-ce un sujet moral au moins?

MAUCOUR.

Oh! oui, madame.

JULIE.

Moyen-âge?

MAUCOUR.

De nos jours, madame.

JULIE.

Ah! oui, ce que vous appelez palpitant d'actualité.

MAUCOUR.

C'est cela, madame.

JULIE.

Eh bien, allons, mettez-vous à l'ouvrage.

MAUCOUR.

Oh! non, madame, je n'ai pas assez de confiance.

JULIE.

Eh! bien, monsieur, si votre modestie vous empêche de le traiter, il ne faut pas qu'un pareil sujet soit perdu; vous devez le céder à un autre.

MAUCOUR, avec feu.

A un autre?.. oh! jamais, jamais!

JULIE, souriant.

Calmez-vous, j'ai tort, on ne cède pas ainsi un sujet qui nous appartient.

MAUCOUR.

Il ne m'appartient pas, madame.

JULIE.

Vous l'avez emprunté?

MAUCOUR.

Non, madame.

JULIE.

Eh! bien, voilà un sujet d'une singulière nature! vous ne l'avez pas emprunté et il ne vous appartient pas?

MAUCOUR, embarrassé.

Pardon, madame, je me trouble, je ne saurai bientôt plus ce que je dis.

JULIE.

Je suis indiscrete... oui, oui, laissons cela... parlons de vous placer, c'est l'essentiel. Veuillez donc me dire quelle place vous désirez obtenir.

MAUCOUR.

Oh! madame, je n'ai pas d'idée là-dessus... je voudrais une place; mais je ne sais laquelle.

JULIE.

Cependant, monsieur, il faut bien spécifier l'objet de sa demande... les ministres n'ont pas le temps de chercher... c'est beaucoup lorsqu'ils s'occupent de ce qu'on leur désigne.

MAUCOUR.

Mon Dieu, madame, que je vous dois d'excuses et combien vous devez me trouver ridicule de m'être présenté sans avoir cherché auparavant... Je ne m'attendais pas, madame, à vous être présenté... je croyais l'être à M. de Saint-Réal.

JULIE.

C'est mon frère; mais il n'y a pas de temps à perdre... Je verrai le ministre dans une heure peut-être... Tenez, passez là, (Designant la droite.) faites une demande, je vous promets de l'appuyer vivement. Cherchez, voyez ce que vous désirez, ce qui vous conviendrait.

MAUCOUR, la regardant avec expression.

Ce que je désire, ce qui me conviendrait?... ah ! madame, c'est un titre que le ministre ne pourrait pas m'accorder, qui n'est pas de son département.

JULIE.

Qu'importe ! demandez toujours... si vous avez de la spécialité pour cet emploi.

MAUCOUR, vivement.

Oh ! oui, madame, ce serait ma spécialité.

JULIE, l'engageant à se déclarer.

Demandez, demandez... je pourrai peut-être...

MAUCOUR.

Oh ! oui, si vous voulez, personne plus que vous ne pourrait me faire obtenir ce titre.

JULIE, de même.

Je veux bien, je veux bien !

MAUCOUR.

Non, madame, cela vous coûterait trop... je demanderai autre chose !..

SCÈNE XI.

GIRAND, JULIE.

JULIE, seule rêvant.

Il demandera autre chose... (Elle reste pensive.)

GIRAUD, venant du fond.

Me voici, je n'ai pas été long-temps... Le ministre vient-il dîner ?

JULIE, sortant de sa rêverie.

Le ministre est à deux pas, je vais le savoir... je lui remettrai en même temps la demande de votre cousin.

GIRAND.

Il est donc venu ?

JULIE, désignant la droite.

Il est là. Il écrit.

GIRAND.

Avez-vous été contente de lui ?

JULIE.

Mais, oui, il peut vous faire honneur, et à votre recommandation, je...

GIRAND, épanoui.

Vous n'êtes plus dans la crise, c'est bien. Ce que vous me dites là est très flatteur. (A part.) Elle sera ma femme.

SCÈNE XII.

GIRAND, MAUCOUR, JULIE.

MAUCOUR, un papier à la main.

(A Girand : il lui donne une poignée de main.) Ah ! monsieur... (A Julie.) Voici ma note, madame.

JULIE, prenant le papier.

Bien ! (Elle le parcourt tout bas.)

MAUCOUR, à Girand.

Comment vous portez-vous, monsieur ?

GIRAND, lui tendant la main.

(A part.) C'est un joli garçon... (Haut.) Parfaite-

ment, mon cher cousin... (A demi-voix.) Eh bien ! êtes-vous satisfait de...

MAUCOUR, exalté, lui prenant la main.

Oh ! mon cousin, que je vous remercie !.. Je suis dans l'enchantement !

JULIE, qui a lu la note.

C'est bien, monsieur, on fera droit à votre demande.

MAUCOUR, vivement.

Oh ! madame, protégé par vous... et par mon cousin, je ne doute pas du succès... Ne doutez pas non plus de ma profonde reconnaissance, madame... (A Girand) ni vous, monsieur... (A Julie.) Tant que je vivrai, je garderai le souvenir du bienveillant accueil que j'ai reçu chez vous, madame... (A Girand) et aussi chez vous, monsieur... (A Julie.) Oui, je vous le jure, vous n'aurez point obligé un ingrat... Disposez de moi, madame, je suis à vos ordres ; je vous suis dévoué corps et âme... (Sur un signe de Julie à Girand.) à vous aussi, monsieur.

(Julie a été embarrassée pendant tout ce couplet et a fait des signes à Maucour pour qu'il adressât ses remerciements à Girand.)

GIRAND, à part.

Il me paraît un peu exalté,

JULIE.

Ce petit service ne demande pas tant de reconnaissance... et il me coûtera très peu, j'espère, d'obtenir.

MAUCOUR.

Ah ! oui je le conçois ; je me mets un moment à la place du ministre.

GIRAND, à part.

Comme il la regarde !..

MAUCOUR.

Que peut-on vous refuser, madame ? Quelle demande serait indiscrete ou trop ambitieuse quand elle est présentée par vous ?.. en accordant un de vos regards, une de vos paroles en échange, vous donnez toujours plus que vous n'avez reçu.

GIRAND, à part.

Comme il y va ! comme il y va !..

JULIE.

Pour mériter, monsieur, la bonne opinion que vous voulez bien avoir de mon zèle, je sors à l'instant, je vais au ministère.

MAUCOUR.

Auriez-vous la bonté, madame, de me permettre de revenir chez vous dans une heure pour savoir la réponse du ministre ?

JULIE, allant au fond pour prendre son chapeau, se trouve entre Girand et Maucour.

Je le veux bien, monsieur, d'autant plus que vous verrez le ministre lui-même. Mon frère l'aura peut-être à dîner, je dis peut-être, parce qu'il n'a pas promis positivement à mon frère.

Air :

Ces pauvres ministres vraiment,
C'est à tort qu'on leur porte envie.
Jamais aux plaisirs de la vie
Ils n'ont à donner un moment.

La nuit, le souci les éveille ;
Ils rêvent un fâcheux destin,
Et ne savent jamais la veille,
S'ils dîneront le lendemain.

(Elle sort par le fond.)

SCÈNE XIII.

GIRAND, MAUCOUR.

(Maucour a suivi Julie jusqu'au fond, et il reste près de la porte, la suivant des yeux.)

GIRAND, l'appelant à plusieurs reprises, sans être entendu.

Cousin ? cousin ?.. Eh bien ! cher cousin ?

MAUCOUR, revenant.

Ah ! monsieur, que je vous dois de remerciements !..

GIRAND, modeste.

Oh ! oh !

MAUCOUR, continuant.

Pour la manière aimable dont m'a reçu M^{me} de Narbois.

GIRAND.

Ah ! si elle veut s'en donner la peine...

MAUCOUR, confiant.

Je crois qu'elle le voudra... du reste, j'avais eu le bonheur de rencontrer M^{me} de Narbois dans le monde, de danser avec elle.

GIRAND.

Ah ! vous aviez déjà dansé...

MAUCOUR, confidentiel, heureux.

Qui, et avant votre arrivée, nous avons causé assez long-temps ensemble... On n'est pas plus indulgente, plus bienveillante, plus jolie, plus spirituelle... Elle a beaucoup d'esprit, n'est-ce pas, monsieur ?

GIRAND.

Je le crois bien... elle ne manque pas une seule séance de l'Académie.

MAUCOUR.

Une grace, une bonté, une...

GIRAND, après l'avoir regardé, sérieux.

Pardon, pardon, cher cousin, je reçois à l'instant une lettre de votre père, dans laquelle il se plaint de votre négligence à lui écrire.

MAUCOUR.

Oui, il est vrai, mais je n'ai pas le temps... Il y a de si belles choses à voir, à Paris... les femmes y sont si aimables...

GIRAND, à part.

Voyons un peu. (Haut.) Je comprends : quelque Parisienne vous aura tourné la tête et vous aura fait oublier...

MAUCOUR.

J'en conviens, monsieur... vous savez ce que c'est que l'amour, vous avez passé par-là.

GIRAND, à part.

J'y passe en ce moment.

MAUCOUR.

Mais n'allez pas vous imaginer au moins que ce soit un de ces goûts passagers, une de ces bonnes fortunes, fécondes en plaisir, stériles en bonheur !.. Oh ! non, non, monsieur, ce n'est pas cela : c'est un amour vrai, profond, irrésistible, fondé sur tout ce qui peut inspirer les plus vifs et les plus tendres sentiments... Grace, beauté, esprit, vertu... il y a tout cela, monsieur, tout cela dans la femme que j'aime.

GIRAND, à part.

Qu'on vienne ensuite me dire qu'il n'y a que des gens tièdes dans ma famille !

MAUCOUR.

Mais c'est vous occuper trop long-temps d'une chose qui vous est indifférente. (Il s'en va.)

GIRAND, le ramenant.

Qu'est-ce que vous dites donc, que votre amour m'est indifférent ?.. mais l'amour, cher cousin, l'amour est une des choses capitales de la vie ! sans l'amour, que deviendrait le monde ? Je représente ici votre père... serais-je indiscret de vous demander, dans votre intérêt, quelle est la personne...

MAUCOUR.

Veillez, monsieur, ne pas m'interroger... j'aime passionnément, il est vrai ; mais on ignore mon amour, et je n'ai pas d'espérance.

GIRAND.

Son nom, mon cher ami, son nom ?

MAUCOUR.

Je me retire, monsieur, mon cher protecteur ; je ne suis pas convenablement habillé pour être présenté au ministre ; je vais passer un habit et je reviendrai bientôt savoir ce qu'aura obtenu cette bonne et belle M^{me} de Narbois... Ah ! que vous êtes heureux, monsieur, d'être arrivé à l'âge où l'amour n'est plus que de l'histoire ancienne.

(Il sort par le fond.)

SCÈNE XIV.

GIRAND, seul.

Il s'adresse bien pour dire cela ! L'amour n'est pour rien dans mon histoire ancienne ; c'est dans mon histoire d'aujourd'hui qu'il joue un grand rôle, surtout depuis un quart d'heure... Décidément, le petit cousin et moi nous sommes rivaux... et c'est un très joli homme... qui s'en serait douté ? c'est le seul dans la famille... j'avais remarqué seulement qu'il a de l'esprit ; mais ça n'avait pas d'inconvénient, aujourd'hui que tout le monde en a... mais un joli homme, c'est toujours dangereux.

AIR : Du Charlatanisme.

Les femmes ont le goût gâté,
A la science, à la sagesse,
Elles préfèrent la beauté...

Même au rang, même à la richesse.
 Oui, j'aimerais mieux pour rival,
 Un prince à la gauche tournure,
 Portât-il le manteau royal,
 Qu'un beau garçon sentimental,
 Qui ne porte que sa figure.

SCÈNE XV.

JULIE, GIRAND.

JULIE, venant du fond.

Je n'ai pas trouvé le ministre ; mais en rentrant, j'ai appris qu'il est ici, dans la maison. Il nous fait l'honneur de dîner avec nous : il est enfermé avec mon frère qui lui soumet un travail.

GIRAND.

Vous ne lui avez pas encore parlé de mon cousin... tant mieux.

JULIE.

Tant mieux ! pourquoi cela ?

GIRAND.

J'ai réfléchi, ma chère amie ; ce jeune homme n'a pas de tête, pas de caractère... il est étourdi, léger, prodigue... Paris serait sa perte.

JULIE.

Comment donc !

GIRAND.

Paris ! Paris !.. voilà le rêve de tous les jeunes gens ! mais pour y réussir, il faut de l'esprit, du talent.

JULIE.

Il en a !

GIRAND.

Erreur.

JULIE.

La comédie dont vous m'avez parlé...

GIRAND.

C'est bien faible.

JULIE.

Vous m'avez dit que c'est un ouvrage admirable.

GIRAND.

Admirable, admirable, oui, relativement, comme début d'un jeune homme qui vient de la province.

JULIE.

Eh bien ! que faut-il de plus ? car enfin, c'est la province qui fournit à Paris les provisions de bouche et d'esprit qu'on y trouve. Sans cela, Paris mourrait de faim, (A demi-voix.) et de bêtise ; d'ailleurs, il faut bien débiter.

GIRAND.

La pièce ne serait pas reçue... excepté sur un théâtre bourgeois... au faubourg Saint-Honoré, par exemple.

JULIE, dépitée.

Qu'en savez-vous ?

GIRAND.

Si elle était reçue ailleurs, elle ne serait pas jouée.

JULIE, de même.

Qui vous l'a dit ?..

GIRAND.

Si elle était jouée, elle serait sifflée.

JULIE.

Ah ! bah ! nous irions l'applaudir ; nous ferions cabale.

GIRAND, hypocrite.

Je ne le pourrais pas ; ce serait contre ma conscience !

JULIE.

Je ne puis m'expliquer votre brusque changement au sujet de ce pauvre jeune homme.

GIRAND, mystérieux.

Eh bien, voulez-vous que je vous dise tout ?.. je vais vous dire tout.

JULIE.

Qu'est-ce donc ?

GIRAND.

Il a rencontré à Paris une femme qui lui a tourné la tête. Il en est amoureux.

JULIE, souriant.

Ah ! il vous a dit...

GIRAND.

Amoureux, à son âge ! mais c'est de quoi tuer son avenir !.. On ne devrait, comme moi, se permettre l'amour que quand on a fait fortune, quand on n'a plus autre chose à faire...

JULIE.

Oui, on ne devrait courir que lorsqu'on n'a plus de jambes... Ah ! il est amoureux !..

GIRAND.

Comme un fou.

JULIE, finement.

Et... de... de qui ?

GIRAND, à part.

Un nom en l'air... (Haut.) De qui ?.. d'une dame de Saint-Valié, une coquette... Vous voyez bien qu'il ne faut pas qu'il reste à Paris ; il s'y perdrait.

JULIE, à part, très émue.

Ses regards m'avaient donc trompée ?.. (Haut) Ah ! vous êtes sûr...

GIRAND.

Comment, sûr ?.. c'est lui qui me l'a dit. (A part.) Encore un petit mensonge !.. c'est académique dans la circonstance... (Haut.) Il sortait de chez elle, lorsqu'il s'est présenté ici.

JULIE, très émue, après avoir rêvé.

Oui, mon ami, oui, vous avez raison... il faut l'arracher aux séductions d'une coquette, il faut qu'il parte, qu'il retourne à Marseille.

GIRAND.

Là il pourra faire un bon mariage, et un jour il nous remerciera de l'avoir sauvé... (A part.) Et moi qui ne voulais pas croire à l'influence maligne des cousins.

JULIE, qui a rêvé.

Voyez, pourtant, comme on est trompé par les apparences !.. Ce jeune homme avait l'air d'avoir du goût, de la délicatesse, et il va s'attacher à une coquette !.. Ah ! désormais, je ne me laisserai plus

prendre aux dehors... Est-ce que cette dame de Saint-Vallié est jeune et jolie ?

GIRAND.

Je l'ignore ; je ne la connais que de réputation.

JULIE, déchirant la note de Maucour.

Oui, oui ! il faut le préserver du danger d'une pareille liaison ; il ne faut pas le placer à Paris... Nous demanderons pour lui un emploi en province, dans sa ville natale.

GIRAND, vivement.

Je crois justement que la chaire de rhétorique est vacante au collège royal de Marseille.

JULIE.

Nous la demanderons... Ah ! ça, mais s'il ne veut pas partir ?

GIRAND.

Je sais un moyen de l'y forcer. Je m'en vais écrire au père que son fils arrivera un jour après ma lettre, et je dirai à notre étourdi, qui va revenir, que son père l'attend tel jour, et que s'il ne le voit pas arriver, il en fera une maladie. Le petit cousin a le cœur bon, il aime et respecte son père... il partira... nous nous occuperons d'obtenir pour lui cette chaire, et nous lui enverrons ensuite sa commission. Je vais faire ma lettre. (Il prend une plume et écrit à gauche.)

JULIE.

C'est bien, c'est bien... (A part.) Ah ! madame de Saint-Vallié !..

Air : l'Ambassadrice.

Elle a fait de moi sa victime !

C'est indigne, c'est déloyal,

Et l'on n'a, pour un pareil crime,

Rien mis dans le Code pénal !

C'est affreux, cela ;

Mais le monde, hélas !

Est rempli de cœurs si vils et si bas !

On ne trouve là

Que déceptions,

Des divisions et des trahisons !

Les femmes, surtout,

Qui luttent entr'elles,

Aiment, avant tout,

A venir à bout

De ravir les cœurs des amans fidèles.

Je trouve cela de bien mauvais goût.

Aussi, moi je hais

Le monde, et je vais,

Oui, je le promets,

Le fuir à jamais !

Non, non, non, non, non, je n'irai plus jamais.

(Elle sonne.)

GIRAND, se levant.

Là !..

JULIE donne à un domestique, qui paraît au foud, la lettre de Girand.

Cette lettre à la poste. (Le domestique sort.)

GIRAND.

Il ne faut pas lui donner le temps de réfléchir...

il faut le faire partir comme un coup de canon...

JULIE.

Écoutez : le ministre dîne ici ; je veux bien, à votre considération, inviter votre cousin.. Nous le présenterons au ministre : cela l'éblouira, le distraira de son amour... il s'engagera, et une fois engagé...

GIRAND.

Vous avez là une bonne idée.

JULIE.

Vous pouvez l'inviter de ma part... (A part.) Sortons, sortons... car j'ai une envie de pleurer !..

SCÈNE XVI.

GIRAND, MAUCOUR, JULIE.

(Maucour a des palmes d'argent sur un élégant habit noir.)

MAUCOUR, tout épanoui.

Madame, vous m'avez permis... eh bien ! avez-vous eu la bonté ?..

JULIE.

Pardon, monsieur... j'ai quelques ordres à donner... M. de Girand vous dira tout... (A part.) Je suffoque !.. (Elle sort par la droite, suivie de Girand qui veut l'accompagner jusqu'à la porte.)

SCÈNE XVII.

MAUCOUR, GIRAND.

MAUCOUR.

Oh ! cher cousin, que je suis heureux !.. c'est à vous que je dois... C'était là mon vœu le plus cher, Paris, un château en Espagne... et, en effet, où peut-on être mieux !..

GIRAND.

Qu'au sein de sa famille.

MAUCOUR, étonné.

Quoi !..

GIRAND.

Je dis que la romance a raison, que la place d'un fils est près de ses parents.

MAUCOUR.

Platt-il ?..

GIRAND, lui souriant et lui prenant la main.

Mon cher ami, vous allez dîner avec le ministre.

MAUCOUR.

Avec le ministre !.. Ah ! voilà qui dissipe la crainte que vos premières paroles m'avaient inspirée.

GIRAND.

Nous vous aimons beaucoup, M^{me} de Narbois et moi.

MAUCOUR, exalté.

Elle vous a dit !..

GIRAND, à part.

Voyez comme il prend feu !.. (Haut.) Nous avons

réfléchi ; nous nous sommes exclusivement occupés de votre bonheur, de votre avenir.

MAUCOUR, de même.

Ah ! je crois que j'en mourrai de joie... (Se tournant du côté par où M^{me} de Narbois est sortie.) Excellente dame !.. comme elle est bonne, comme elle est belle !

GIRAND, à part.

S'il n'avait remarqué que sa bonté, il serait resté à Paris.

MAUCOUR, revenant.

Oh ! parlez, parlez, mon illustre cousin, parlez, je vous écoute !

GIRAND.

Je viens d'écrire à votre père...

MAUCOUR.

Cher père, comme il va être content !..

GIRAND, continuant.

Que vous seriez à Marseille un jour après ma lettre.

MAUCOUR.

Est-il possible !

GIRAND.

A moins que vous n'ayez l'intention de le désespérer.

MAUCOUR, stupéfait.

Je ne vous comprends pas.

GIRAND.

Vous partirez, et avant quinze jours vous recevrez votre commission de professeur de rhétorique.

MAUCOUR.

A Marseille ?

GIRAND.

Oui, mon cher ami... A tous les cœurs bien nés que la patrie... vous savez.

MAUCOUR.

Et madame de Narbois...

GIRAND.

C'est elle, cette excellente femme, qui a eu cette idée...

MAUCOUR, désolé.

Ah ! monsieur !... (Il s'assied à gauche, accablé.)

GIRAND.

On va bientôt se mettre à table. Je veux, avant de vous présenter, parler de vous au ministre... (A part.) Un professeur de plus et un amant de moins... Les mœurs gagnent beaucoup à cette affaire, et moi aussi... (Haut, en s'en allant.) Vous allez faire là un voyage charmant !.. La route du Midi est superbe dans ce moment-ci, superbe, superbe !.. (Il sort par la droite.)

SCÈNE XVIII.

MAUCOUR, seul, se levant.

Comment !.. il me faudrait partir !.. renoncer au bonheur de la voir !.. et c'est elle, elle, d'abord si bienveillante, elle qui s'associait avec tant de

zèle à mes projets d'avenir... c'est elle qui a eu l'idée de me renvoyer à Marseille... Oh ! la quitter ! impossible ! je ne partirai pas !.. M. de Girand dira ce qu'il voudra, il me traitera d'ingrat... Qu'est-ce que ça lui fait que je reste à Paris ?.. un académicien est inamovible ; il n'a pas peur que je lui prenne sa place... Je resterai !.. je resterai !..

SCÈNE XIX.

MAUCOUR, JULIE.

JULIE.

Eh bien ! monsieur, vous ne venez pas dîner ?.. J'ai profité, avec la permission du ministre, d'un moment où ma mère me remplace pour venir m'informer...

MAUCOUR.

Eh bien ! madame, je vous parlerai avec franchise... La nouvelle qu'il me faut quitter Paris m'a bouleversé.

JULIE.

Mais rassurez-vous donc, monsieur ; cela n'empêchera pas que vous n'ayez une bonne place. Le ministre a formellement promis que dans quelques jours vous auriez la chaire de rhétorique.

MAUCOUR.

Je vous remercie, madame ; mais je ne puis me faire à l'idée de quitter Paris..

JULIE.

Vous aimez donc bien la capitale ?

MAUCOUR.

Si je l'aime ! ah ! madame, où trouver ailleurs ce qu'on voit à Paris... Paris ! ah ! Paris si beau, si brillant, si varié, si riche, si resplendissant dans mes rêves, je l'ai trouvé plus séduisant encore dans la réalité... Oui, madame, depuis un mois surtout, c'est pour moi le palais d'une fée... pas un objet qui choque mes regards, pas un qui ne les charme... Je marche d'admiration en admiration, d'extase en extase... Le soleil de Paris est plus brillant que celui de province, le ciel est plus pur, l'air plus vital, le langage plus doux et plus harmonieux... Paris ! mais c'est l'amour, la gloire, la fortune... Et vous me demandez si j'aime Paris !..

JULIE, émue.

Oui, monsieur, je comprends... les objets qui nous entourent ne sont rien par eux-mêmes... ce qui les pare ou les enlaidit, c'est la disposition de notre ame... Paris est, dites-vous, le palais d'une fée ?.. Ce n'est pas Paris que vous aimez, c'est la fée qui vous charme et dont l'éclat rayonne sur Paris... Votre cœur s'est trahi, monsieur, et votre cousin a été indiscret.

MAUCOUR.

Quoi ! mon cousin vous a...

JULIE.

Savez-vous, monsieur, ce qui manque à Marseille pour faire de vous le citoyen le plus attaché à sa ville natale ?

MAUCOUR.

Quoi!..

JULIE.

Une certaine femme...

MAUCOUR.

Eh bien! oui, madame, cela est vrai... Si j'aime Paris, c'est à cause d'elle, c'est parce qu'elle habite Paris... Paris n'est rien! est-ce que j'ai pu voir autre chose qu'elle?.. Toutes ces merveilles de la capitale, comment aurais-je pu les remarquer?.. Je trouve toujours son image entre elles et moi... Au spectacle, aux promenades publiques, elle, toujours elle, jamais qu'elle... et je m'étonne, madame, de la chercher partout, car je la rencontre partout.

JULIE, à part, la main sur le cœur.

Ah! s'il savait le mal qu'il me fait... (Haut.)
Votre cousin donc ne s'est pas trompé?

MAUCOUR.

Non, madame, je le lui ai dit; il a eu tort de vous le répéter, car je n'avais pas nommé... Mais puisqu'il l'a deviné, puisque vous savez tout, madame, permettez-moi de tomber à vos pieds et de vous demander pardon... (Il va se mettre à genoux.)

JULIE, l'arrêtant.

Mais, monsieur, je n'ai rien à vous pardonner...

MAUCOUR, charmé.

Quoi! votre colère...

JULIE.

De la colère! moi... pourquoi?..

MAUCOUR, ravi.

Oh! madame, madame, je suis le plus heureux des hommes!.. Oh! je n'en veux plus à mon cousin de son indiscrétion, au contraire... il a bien fait de parler; car moi, madame, je n'aurais jamais osé vous dire combien je vous aime.

JULIE, très étonnée.

Que dites-vous?

MAUCOUR.

Oh! oui, je le répéterai cent fois: je vous aime. je vous aime, je vous aime!..

JULIE, à part.

Est-ce qu'il a perdu la tête? (Haut.) Ah! ça, monsieur, entendons-nous: ce que vous m'avez dit tout à l'heure de cette femme dont l'image se place toujours entre vous et les objets qui vous entourent, m'explique jusqu'à un certain point pourquoi vous me dites que vous m'aimez.

MAUCOUR.

Je vous le dis parce que c'est la vérité.

JULIE.

Savez-vous, monsieur, que cette préoccupation vous expose à d'étranges méprises?.. si par hasard M^{me} de Saint-Vallié venait à paraître ici, en ce moment... que dirait-elle?

MAUCOUR.

Madame de Saint-Vallié?.. c'est peut être votre mère, madame?..

JULIE.

Ma mère!.. vous n'avez pas bien entendu, monsieur, j'ai dit M^{me} de Saint-Vallié...

MAUCOUR.

Madame de Saint-Vallié?.. qui est cette dame?

JULIE.

Oh! je n'en sais rien.

MAUCOUR.

Ni moi non plus.

JULIE.

Quoi! vous n'avez pas dit à M. de Girand que vous aimiez M^{me} de Saint-Vallié?..

MAUCOUR.

J'ai dit à mon cousin que j'aimais, il est vrai; mais sur l'honneur je n'ai pas nommé la personne.

JULIE.

Comment donc aura-t-il fait pour deviner?..

MAUCOUR.

C'est qu'il n'a pas deviné alors; c'était pourtant bien facile, madame, car j'avais eu l'imprudence de lui dire que c'est la femme la plus gracieuse et la plus aimable de Paris. (Il s'incline.)

JULIE, à part, enchantée.

Et son cousin qui lui refuse de l'esprit!.. (Haut.)
Ah! j'en voudrai long-temps à M. de Girand! me mentir à moi, à moi, sa future femme.

MAUCOUR, bondissant.

Ah! mon Dieu!..

JULIE.

Comment! il ne vous a pas dit... il est plus discret que vous sur ce qui le concerne.

MAUCOUR, éclatant.

Il doit vous épouser, madame?.. Oh!.. j'explique maintenant pourquoi il veut que je parte! il a remarqué mon trouble, mon émotion en votre présence; il a tout compris: il a eu peur de perdre à la comparaison de nos sentimens pour vous... car il a bien vu que je vous aime comme un insensé!

JULIE.

Calmez-vous, monsieur.

MAUCOUR.

Me calmer!.. c'est une trahison... une lâcheté... une calomnie pour me perdre... me prêter une intrigue avec une dame de Saint-Palié. (Appuyant sur ce nom.)

JULIE, vivement.

De Saint-Vallié, oh! je l'ai bien retenu!

MAUCOUR.

Et puis comptez sur les parens pour vous appuyer, pour vous protéger... mais je ne partirai pas, je resterai à Paris.

JULIE.

Monsieur, je conviens que dans cette circonstance, la conduite de votre cousin a été peu convenable; mais c'est pour votre bien.

MAUCOUR.

Pour le sien, madame... mais il pourrait s'en repentir... Au bout du compte, ce n'est que mon petit cousin, un tout petit cousin au dixième degré, je crois... je ne le connais pas, moi; je ne lui dois rien; il m'a provoqué, eh! bien...

JULIE.

Ah ! mon Dieu, le voici... Oh ! de grâce , monsieur, sortez, je crains...

MAUCOUR, avec reproche.

Vous craignez pour lui, madame ?

JULIE.

Je crains pour tout le monde... Allez, vous avez besoin du grand air ; un tour de jardin ne vous fera pas de mal... allez, allez, laissez-moi lui parler, je vous en prie, je vous en supplie.

MAUCOUR, remontant.

J'obéis, madame. (A part.) Oh ! je ferais plutôt une place vacante à l'Académie, ça rendra service à quelqu'un. (Il sort par le fond.)

SCÈNE XX.

JULIE, puis GIRAND.

JULIE, seule.

Le fait est que c'est bien mal à M. de Girand... Pauvre jeune homme... quel feu, quel entraînement !.. Il est capable d'en mourir, de se tuer... (Avec un peu d'exaltation.) Ces têtes du Midi !

GIRAND, de la droite.

Eh bien, cher cousin... ah ! je le croyais ici... quelle inconvenance ! quelle ignorance des usages reçus, ne pas dîner !.. mais il n'importe : le ministre a été charmant. Il a donné sa parole, le cousin sera nommé à Marseille.

JULIE, heureuse, fine et moqueuse pendant toute la scène.

Avec quel zèle vous vous intéressez à lui !..

GIRAND.

Je suis comme cela moi... je l'aime, ce jeune homme... Vous ne pouvez pas comprendre !

JULIE.

Oh ! si, si, je comprends très bien.

GIRAND.

Il doit partir, non pas demain, mais aujourd'hui, mais ce soir... je viens d'envoyer arrêter sa place à la diligence de dix heures... il faut bien protéger les siens... que voulez-vous ?

JULIE.

Moi, je veux bien ; mais c'est lui qui ne veut pas, qui ne veut pas partir.

GIRAND.

Il vous l'a dit ?

JULIE.

Il est capable de se tuer plutôt.

GIRAND.

Folie ! est-ce qu'on se tue ?

JULIE.

Il m'est venu une excellente idée, je crois, pour le déterminer.

GIRAND.

Voyons.

JULIE.

Cette dame qu'il aime...

GIRAND.

Passionnément.

JULIE, appuyant.

Cette dame qu'il aime passionnément doit avoir beaucoup d'empire sur lui... j'irai la trouver...

GIRAND.

C'est que j'ignore où elle demeure.

JULIE.

Je le sais moi... je me suis souvenue d'une dame de Saint-Vallié, faubourg Saint-Honoré. Je lui dirai que vous savez tout, que vous m'avez tout dit, qu'elle est amoureuse de votre cousin... que je me présente de votre part...

GIRAND, à part.

Tiens ! il existe une dame de Saint-Vallié !

JULIE.

Et qu'il faut qu'elle use de son empire pour faire partir ce jeune homme... Eh ! comment trouvez-vous mon idée ?

GIRAND, improuvant.

A vous parler franchement, je ne la trouve pas...

JULIE.

Il n'y a pas d'autre moyen.

GIRAND.

Je ne dis pas... mais pourquoi me nommer à cette dame ?

JULIE.

Pour la déterminer, en invoquant une parenté honorable.

GIRAND.

Ah ! ça, mais s'il y a plusieurs dames du nom de Saint-Vallié à Paris, ne craignez-vous pas ?..

JULIE, à part.

C'est clair, il avait menti. (Haut.) Au fait, vous avez raison, je pourrais me tromper ; mais il y va de la vie de ce jeune homme ; ce jeune homme vous appartient ; il faut qu'il ait une place à Paris.

GIRAND.

Y songez-vous ? mais il continuera de voir M^{me} de Saint-Vallié, il se perdra, le malheureux, il se perdra.

JULIE.

Il se perdra bien plus s'il se tue. Grand Dieu ! un parent à vous, le laisser mourir... Vous ne me le pardonneriez jamais.

GIRAND.

Mais si, (Mouvement de Julie.) mais non... vous êtes dans l'erreur, il est de son intérêt qu'il soit professeur en province.

JULIE.

Oh ! vous voilà bien, monsieur, vous ne connaissez que les moyens extrêmes : vous luttez brutalement contre une passion qu'il faudrait attaquer doucement, adroitement... Vouloir sa brusque guérison, c'est vouloir sa mort.

GIRAND.

Est-ce qu'on meurt d'amour ?

JULIE.

Quoi ! monsieur, c'est à moi, que vous aimez.

à moi que vous dites cela ?.. Si vous venez à me perdre, vous me survivriez ?

GIRAND.

Vous me posez là une question... Eh bien ! oui madame... j'en mourrais, puisque vous y tenez.

JULIE.

Vous voyez bien, monsieur, qu'il faut que votre cousin reste à Paris. Je vais parler au ministre, lui demander une place...

GIRAND.

J'y vais aussi, mais pour le prier au contraire...

JULIE.

Comment, monsieur, vous m'aimez, nous ne sommes pas encore mariés, et vous faites déjà de l'opposition ?

GIRAND.

Il le faut, je le dois.

JULIE.

Ah ! je ne vous croyais pas aussi obstiné !.. et maintenant j'en fais une affaire d'amour-propre... votre cousin restera à Paris.

GIRAND.

Il doit retourner en province...

JULIE.

Nous verrons.

GIRAND.

Nous verrons.

ENSEMBLE.

JULIE.

Oh ! je suis d'une colère (*bis*)

Contre vous, (*bis*)

Qui n'êtes qu'un vrai jaloux.

Vous avez blessé mon ame,

Et vous savez qu'une femme

N'a jamais,

Non jamais,

Pardonné de pareils traits.

GIRAND.

Laissez-moi faire, ma chère (*bis*)

Un époux (*bis*)

Vous le demande à genoux ;

Je le jure, sur mon ame,

Si vous me cédez, madame,

Désormais (*bis*)

Je suivrai tous vos souhaits.

(Ils sortent précipitamment par la droite)

SCÈNE XXI.

MAUCOUR, seul, venant du fond.

Je ne puis me calmer... j'ai la tête perdue !.. Oh ! mon Dieu !.. comment faire ?.. je le vois, mon cousin est jaloux ; il a peur... Eh bien ! il n'a pas tort d'avoir peur... je suis d'une colère... quelle déloyauté ! me calomnier pour m'éloigner... écrire à mon père, que je dois arriver tel jour, pour que je ne puisse me dispenser de partir... c'est infâme !

Ah ! monsieur l'académicien, monsieur l'immortel !

ANA : de l'Apothicaire,

Vous oubliez la parenté,

Eh bien, morbleu, je vous le jure,

• Je l'oublierai de mon côté,

Pour me venger de cette injure.

Oui, je lui propose un duel ;

Mais sérieux, opiniâtre.

Nous nous battons !.. un immortel

Ne doit pas craindre de se battre.

SCÈNE XXII.

MAUCOUR, GIRAND.

GIRAND, sans voir Maucour.

Je l'emporte, le ministre est un homme sage ; il a dit qu'il vaut mieux que le cousin parte pour Marseille. M^{me} de Narbois a beau lui parler encore ; elle ne gagnera rien. Ah ! c'est vous, mon cher ami.

MAUCOUR.

Monsieur, je ne suis pas votre cher ami.

GIRAND.

Rendez donc service à des ingrats... Sacrifiez-vous pour des parens.

MAUCOUR, amer.

Vous sacrifier !

GIRAND.

Monsieur, dans tout ceci, je n'ai eu pour but que de remplir les intentions de votre père. Lisez sa lettre (Il la lui donne). Il me presse de vous renvoyer à Marseille. Vous partirez ce soir, à dix heures... Votre place est retenue à la diligence.

MAUCOUR, qui a lu.

Retenue !

GIRAND.

Rien ne me coûte pour des parens. Si vous n'avez pas d'argent, ma bourse vous est ouverte.

SCÈNE XXIII.

MAUCOUR, JULIE, GIRAND.

JULIE.

C'est une indignité !

GIRAND.

Quoi ! Madame !

JULIE.

Je suis furieuse contre vous... manquer d'égards, de procédés à ce point, me traiter d'étourdi devant le ministre... Une affaire importante ne lui a pas permis de m'entendre plus long-temps et il est parti sans me...

GIRAND.

Écoutez, ma chère belle, il le fallait, le cousin vient de lire la lettre de son père. On l'attend.

MAUCOUR.

Ah! Monsieur, vous lui avez écrit que je vais arriver... vous serez cause d'une grande douleur; car ma raison est impuissante, et s'il me faut partir, ma famille ne me reverra plus.

GIRAND.

Ah! bah!

JULIE, à Girand.

Vous êtes d'une cruauté!..

MAUCOUR.

Ordonnez de mon sort, madame; faut-il que je parte?

JULIE.

Oui, partez, monsieur, il le faut.

GIRAND.

Très bien.

JULIE.

Partez, vous le devez, ayez égard à la douleur d'un père, et ne parlez plus de désespoir si vous tenez à mon estime.

GIRAND.

Et à mon amitié.

MAUCOUR, à Julie après un effort.

Je pars, madame, pour mériter votre estime. (A Girand.) Quant à cette place que vous avez obtenue pour moi au collège de Marseille... je la refuse (A Julie) et je pars.

GIRAND.

Oui, partez, mon cher ami, et surtout ne revenez pas dans la capitale... la province a besoin de sujets distingués.

MAUCOUR, à Julie.

Adieu, Madame. (A Girand.) Monsieur, si vous n'étiez pas mon cousin!.. (Il remonte.)

GIRAND.

Si je n'étais pas votre cousin, m'intéresserais-je à vous à ce point?

UN DOMESTIQUE, au fond.

Pour M. de Maucour, un paquet du ministère.

JULIE, avec douleur.

Déjà!

GIRAND.

Sa nomination à la chaire de rhétorique.

MAUCOUR, faisant mine de déchirer.

Eh! bien, monsieur, voici le cas que je fais...

JULIE.

Ah! qu'allez-vous faire? traiter ainsi la signature du ministre!

MAUCOUR.

Si cette place me venait de vous, Madame, je la garderais.

GIRAND, bas à Julie.

Mentez donc dans son intérêt; il n'a pas de fortune.

JULIE.

Eh! bien, monsieur, cette place vient de moi.

GIRAND, bas à Julie.

Bien, bien.

MAUCOUR.

Vous voulez m'abuser, madame, et je vous en re-

mercie... je ne déchirerai point la lettre du ministre... je la lui renverrai avec des remerciements... c'est tout ce que je puis faire... (Il décachète.) Madame, permettez-vous. (Designant la table de gauche.)

JULIE.

Oh! gardez-la, gardez-la, monsieur...

GIRAND.

Oh! gardez-la, gardez-la, mon cher ami.

MAUCOUR, qui a parcouru la lettre.

Ciel! oh! oui, oui, je la garde... (Il baise la lettre.)

GIRAND.

Il baise la lettre d'un ministre comme si c'était un billet de femme!... En voilà un ministériel!

MAUCOUR, lisant.

« Monsieur, à la demande de M^{me} de Narbois, » et eu égard à votre titre de docteur ès-lettres et » ès-sciences, vous êtes nommé bibliothécaire de la » couronne. »

GIRAND.

Ah! mon Dieu!

JULIE, radieuse.

Oh! que le ministre est bon!

GIRAND, à Julie.

Mais avez-vous oublié, madame, que cette place ne devait être donnée qu'à votre second mari?

MAUCOUR.

Est-il possible! (Il baise la lettre.)

GIRAND.

Répondez donc, madame.

JULIE, finement.

Que voulez-vous que je vous réponde? Je l'avais oublié, vous me le rappelez. (Elle tend la main à Maucour.)

MAUCOUR, à Girand.

Oh! merci, merci, mon respectable ami!

GIRAND, furieux.

Monsieur!... (A Julie.) Quoi! madame, vous me préférez ce jeune homme? vous ne voulez pas être la femme d'un académicien?

MAUCOUR, avec une confiance amoureuse.

Qu'en savez-vous, monsieur? Madame peut ordonner ce qu'elle voudra... Je m'engage à l'obéissance.

JULIE, désignant Girand.

Dans tous les cas, ne comptez pas sur la voix de monsieur.

GIRAND, à part.

Sauvons ma dignité. (Haut, cherchant à cacher son dépit.) Pourquoi donc cela, madame? Je n'ai pas de rancune. Vous l'aimez, vous le préférez, c'est bien naturel. (A Maucour.) Épousez, épousez, mon ami.

MAUCOUR, baisant la main de Julie.

D'ailleurs, ça ne sort pas de la famille.

GIRAND.

Sans doute. (A part.) Oui, épouse, épouse. On n'a que quarante-cinq ans; on est encore vert. Les femmes sont capricieuses. Qu'il prenne garde à lui! (Il arrange sa cravate avec fatuité.)

ENSEMBLE.

Plus de colère et plus d'envie.
Allons, que tout soit oublié ;
Et désormais, passons la vie
Entre l'amour et l'amitié.

GIRARD, au public.

Air :

De la leçon que je reçois, hélas !
Profitez bien ; ne protégez personne ;
Car les bienfaits font toujours des ingrats.

C'est un avis, messieurs, que je vous donne.

(A demi-voix, désignant Julie et Maucour.)

Par vous, ce soir, je puis être vengé.

JULIE, l'interrompant.

N'écoutez pas son aveugle caprice.

Que votre arrêt soit un peu mitigé,

Et protégez, messieurs, mon protégé.

(Elle désigne Maucour.)

MAUCOUR, désignant Julie.

Protégez, tous, *ma* protectrice.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

FIN DU PROTÉGÉ.

S'adresser pour la musique de cet ouvrage, à M. R. TARANNE, Bibliothécaire du théâtre du Vaudeville.

Prix : Répétiteur et Quatuor. 8 fr.

Musique complète 13 fr.